

# "Une vie violente" en Corse. Un film à débattre plutôt qu'à combattre

[https://www.lexpress.fr/culture/cinema/une-vie-violente-en-corse-un-film-a-debattre-plutot-qu-a-combattre\\_1937869.html](https://www.lexpress.fr/culture/cinema/une-vie-violente-en-corse-un-film-a-debattre-plutot-qu-a-combattre_1937869.html)

KarineChevalier, publié le 25/08/2017 à 22:11 , l'Express

La Corse en été, voilà de quoi faire rêver non seulement pour ses plages mais sa culture préservée, son patrimoine défendu fièrement contre vents et marées. Mais peut-on visiter cette île de beauté sans penser aux nuages de la violence, et sans lire dans le paysage la démesure dont témoigne Marie Susini : " cette menace diffuse qui accompagne l'émerveillement et qu'on éprouve devant toute oeuvre d'art ". Le temps est passé depuis la publication de *La Renfermée, la Corse* (1981). Cet été la Corse c'était surtout la sortie du film très attendu de Thierry de Peretti, *Une vie violente*. Présenté à la Semaine de la critique lors du Festival de Cannes et acclamé par de nombreux critiques, ce film suit les pas et les faux-pas d'un jeune étudiant, Stéphane, dans l'engrenage de la violence (inspiré librement de la vie de Nicolas Montigny, jeune militant nationaliste assassiné en 2001 à Bastia). Visionné en Corse, ce film était surtout pour ma part l'occasion de voir la réaction vive et en demande d'un public quant à une réalité pas si lointaine d'une certaine jeunesse en dérive entre nationalisme et banditisme. Un film qui prend le risque de remuer les souvenirs parfois douloureux pour ceux nombreux qui ont vécu cette vague de meurtres dans les années 2000 de près ou de loin. Un film également qui porte parfois à la confusion, peut-être d'autant plus quand on se sent un peu étranger à ces évènements, mais peut-être pas seulement. Alors plutôt que lui rendre hommage faut-il aborder ce film comme un objet de questionnement.

## Un film pour qui ?

*Une vie violente* est tout à la fois un film d'origine d'un réalisateur qui a vécu la période évoquée en Corse qu'un " hommage à tous ces jeunes gens perdus ou assassinés. Mais aussi la promesse d'un dialogue entre une génération oubliée, perdue, massacrée et une autre, vivante et exaltée, qui l'incarne à l'écran " peut-on lire dans le dossier de presse du film. Il semble ainsi s'adresser à un public qui

a besoin d'exorciser cette période, voire en comprendre les enjeux, et dont les riches débats auxquels j'ai pu assister entre émotion mais également scepticisme justifient la production d'un tel film.

Le choix du filtre mémoriel pour évoquer ces événements récents peut se justifier : prise de distance avec le réalisme historique, reconstitution subjective plutôt que documentaire, portrait d'une ville et d'une période douloureuse plutôt qu'un personnage psychologique. Cette position permet de ne pas prendre parti ouvertement, au risque peut-être de fausser le débat en laissant le public face à son propre jugement. On ne cherche donc pas forcément à retrouver les vrais personnages derrière le jeu des acteurs (qui est admirable à bien des égards et tout particulièrement la mère de Stéphane jouée par Marie-Pierre Nouveau). Sauf qu'il est difficile de se projeter dans le personnage de Stéphane qui finalement nous parle peu, ou mal.

Apolitique, Stéphane semble trop facilement convaincu en prison d'entrer dans l'activisme sans qu'on ait le temps de se projeter dans le dilemme de l'engagement nationaliste clandestin et de son association au banditisme. Certes, le poids de l'héritage de la lutte nationaliste du FLNC est évoquée dans sa complexité, ses contradictions, ses fractions par de nombreuses voix mais le personnage paraît écrasé par le bruit et la fureur narrative qui fusent de ces trop nombreux camps, rumeurs et positions. Il s'efface derrière les décisions de son mentor, qu'il admet ne pas toujours comprendre, et les actions collectives jusqu'au moment où il sera trop tard, prisonnier d'un engrenage de violence qui semble lui échapper mais que l'on pressentait depuis bien longtemps. Le personnage permet certes au réalisateur de faire entrer le film dans des cercles peu représentés jusqu'alors (de la famille bourgeoise conservatrice aux jeunes bastiais désœuvrés entre autres) et rendant flagrant l'absence cinématographique d'une grande partie de la réalité corse. Mais tel l'idiote de Dostoïevski, Stéphane a le potentiel d'une figure romanesque à contre-courant du rôle de mauvais garçon (plutôt frêle, plongé dans ses livres, caché derrière les montures de ses lunettes, souvent inexpressif). Mais Thierry de Peretti arrive-t-il pour autant à assumer le potentiel de la figure christique Dostoïevskienne? Et l'on peut comprendre la difficulté d'une telle position de la part du réalisateur. Alors de quelle violence parle-t-on ? De quel sacrifice et pour qui ?

Si la spécificité d'un contexte socio-historique corse est assez explicitée, même si elle reste parfois opaque aux non-initiés, qu'en est-il de la fonction de ces morts, de ce sacrifice final lorsque Stéphane revient en Corse pour l'enterrement de son ami d'enfance et assume son exécution qu'il sait prochaine. Le très beau travelling final nous montre le jeune homme marchant de plein jour paré d'un gilet pare-balles et nous fait enfin entendre sa voix off et intime. A-t-elle pour fonction de le déresponsabiliser, évoquant une rage qui gangrène une société qui n'a pas su protéger ses enfants, comme sa mère s'était précédemment accusée de n'avoir pas su l'écouter ? Vers où marche-t-il et finalement dans quelle direction emmène-t-il le film avec lui ?

### **Un film pourquoi ?**

Sans aller jusqu'à dire que le gilet pare-balles sert de métaphore pour un film qui cherche probablement à se protéger tant au niveau de la forme que des idées, *Une vie violente* permet certainement de questionner la mise en scène de la violence aujourd'hui, de manière locale plutôt que globale. " Les jeunes, ils pensent qu'au fric et qu'à se gaver. Qu'ils crèvent ! ". " La règle, c'est la règle ! ". " Tu as vu les militants qu'on a ! Est-ce que tu crois qu'ils s'intéressent au monde, à le penser le monde ! ". Les mots tombent comme des couperets chez Thierry de Peretti. Ils ne débattent pas pour autant d'une violence terroriste contemporaine, sinon de la violence du fascisme de la société de consommation (accusation qui n'aurait pas déplu à Pasolini à qui il emprunte le titre de son film). La violence viendrait-elle plus de la confusion des idées que des actes eux-mêmes dénués de sens et opaques à l'interprétation ? Mais que faire de ces formules, parfois tachées de sang, qui fusent dans des sens opposés, au risque de conservatisme et que certains critiques nomment polyphoniques ?

Des plans fixes nous présentent trop rapidement des personnages et des points de vue contrastés sur l'engagement dans l'activisme, le sens à donner à l'histoire du nationalisme. Bombes trop rapidement lâchées, sans développement, ces points de vue n'ont pas le temps de s'enchevêtrer ni la camera de chercher à explorer par la profondeur de champ les non-dits : une matière évoquée riche en somme mais dont la complexité finit par nous échapper, à trop vouloir évoquer par les mots plutôt que faire parler par la camera. Est-ce finalement le but ? Densifier les strates d'une confusion réelle permet-elle de s'en distancier ? N'y-a-t-il pas au contraire danger d'ouvrir la porte à des amalgames. La lutte

anticoloniale et la figure de Frantz Fanon semblent largement déplacées dans un tel contexte. Et le peuple dont on entend si souvent le terme bien absent du film. Et quelle position prendre vis-à-vis de Stéphane, ce personnage ni héroïque, ni antihéroïque dans le sens où il ne permet ni distanciation ni projection, ni haine ni pitié. Le spectateur est donc face à un chœur divisé, et son héros tragique vidé. Et quelle catharsis morale ou esthétique proposer dans un tel contexte?

Dès le début du film et par les choix de la mise en scène de Thierry de Peretti, Stéphane nous tourne le dos, physiquement et symboliquement. A Paris, il nous cache sa douleur lorsqu'il apprend la mort de son ami d'enfance. On le voit discuter de son retour qu'il sait dangereux en Corse avec sa mère derrière la vitre d'un café. Pudeur certes suggérée par le choix des cadres, et difficulté symbolique conséquente de trouver la bonne distance pour approcher ce personnage pour le réalisateur. La catharsis aura-elle lieu et comment dès lors engager le public quand l'affect après l'intellect est épuisé? L'atténuation de la violence audio-visuelle permet de ne sombrer ni dans l'esthétique de Scorsese ni dans les expérimentations extrêmes à la Gaspar Noé. Ne pas être invité au spectacle violent de l'exécution d'un berger (dont on n'est d'ailleurs pas sûr d'avoir compris la faute hormis la nécessité stratégique de sa mise à mort) n'est pas grave en soi. Mais pourquoi être alors convié à voir vomir un jeune homme qui lui y a assisté ? De quelle victime parle-t-on ? Quelle est finalement la bonne distance à proposer au public ?

Les personnages féminins sont également sujets à débattre. Les jeunes sont trop souvent spectatrices, passives, objets de représentation dont il resterait beaucoup à dire, de même que sur les figures plus âgées et le danger de recourir à la figure de la Mater Dolorosa aux larmes humides ou déjà bien séchées. Quant à l'esthétique télévisuelle qui vient ponctuer le film, comme la présence journalistique vient enrichir la thématique du film, a-t-elle pour fonction de brouiller les pistes entre réel et fictionnel ? Le parti pris narratif et esthétique de Thierry de Peretti à trop tanguer ne permet ni distanciation, ni projection, ni engagement. Enfin, le choix thématique d'associer la Corse à la violence (et il faut un certain courage tout à fait admirable) ne risque-t-il pas de répondre à une certaine demande quant à une dérive des stéréotypes bien tenaces sans arriver finalement à les exorciser. Les longs fondus au noir intense qui curieusement coupent le film sont probablement un beau résumé de la nécessité de faire le deuil, de faire le vide de ce trop peut-être pas encore digéré, de cette violence

qui risque d'être mal jugée ou d'exalter, qu'il faut canaliser, poétiser comme l'a fait le néo-réalisme en son temps, cinématographiquement parlant, et continue de le faire Ken Loach notamment. Il y a beaucoup encore à dire de la réalité corse, de ses réalités politiques certes, et poétiques certainement.

*Une vie violente* a le grand mérite d'ouvrir le débat par sa confusion et ses questionnements. Il permettra de parler d'un nécessaire cinéma corse (le terme est-il exact ?) qui pourrait enfin avancer sans le seul poids du passé, du refermé, du communautarisme, sans gilet pare-balles en somme mais avec l'exaltation de nombreuses voix pour chercher d'autres voies. " Aujourd'hui qu'est-ce que tu peux faire de mieux dans ta vie? Te battre pour ton île, pour ton peuple ! " peut-on entendre dans le film. Se battre en cherchant quel sens donner à ces mots, et comment les mettre en scène, la bataille de Thierry de Peretti, et de bien d'autres artistes, ne fait que commencer...